Document generated on 04/23/2024 3:38 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

La Voix du coryphée

Claudine Potvin

Number 48, Winter 1987–1988

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39193ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Potvin, C. (1987). Review of [La Voix du coryphée]. *Lettres québécoises*, (48), 58–58.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jean-Marie Poupart joue également de belle façon avec les mots, en forgeant certains que ne dédaignerait pas Sol: kilopages (p. 108), Mohicannibales (p. 152), Zorrobin des Bois (p. 165), crocodirecteur (p. 304), diétoutoune (p. 338). Cette maîtrise de la langue nous donne aussi une phrase fignolée, jamais lourde, à la fois retenue et débridée, qui coule de source, tel cet extrait que j'aime particulièrement: «Le ciel s'obscurcit de plus en plus, la pluie commence à tomber à gros bouillons: c'est le bon Dieu qui postillonne en répétant le discours qu'il va prononcer lors du Jugement dernier» (p. 237). Voilà qui nous replonge dans les élucubrations de notre enfance!

Bien sûr, avec un écrivain comme héros, et avec une plume joyeusement acidulée, Poupart n'allait pas rater l'occasion de se payer une satire du milieu littéraire qu'il connaît bien, avec sa faune d'écrivains, d'écrivassiers et de critiques de tous acabits. Tout ceci, avec finesse et lucidité: après tout, c'est de son monde qu'il s'agit; René Faille, c'est un peu beaucoup lui. D'ailleurs, tout au long du récit, on sent la présence du critique de cinéma et du chroniqueur littéraire qu'est Poupart à travers les nombreuses références filmiques (Hitchcock, Eisenstein, etc.) et livresques (Queneau, Proust, etc.) qu'il saupoudre ici et là. Ces citations ne sont jamais gratuites et ne visent pas à étaler un savoir; elles sont finement amenées, judicieusement intégrées au texte.

Beaux Draps est l'un des bons romans québécois que j'aie lus. Il est rassurant de constater que notre littérature possède autant de vigueur et d'inventivité. La maîtrise de l'écriture laisse présager d'autres productions semblables de la part de Poupart. Espérons qu'il ne nous fera pas trop attendre.

Et la suite de l'histoire peu banale de René Faille? Ne vous privez surtout pas du plaisir de la découverte. □

Régis Normandeau

La Voix du coryphée

La Danse de l'amante de Madeleine Ouellette-Michalska, Montréal, La pleine lune, 1987, 64 p., 9,95$.

Avant de lire ce texte, j'ai fait un long détour du côté des essais, des romans et des poèmes de Madeleine Ouellette-Michalska. Pour le plaisir tout simplement. Comme un goût de me plonger paresseusement dans une écriture nouvelle, nouvelle pour moi. Partout, une prose élégante, raffinée, belle, pleine, tantôt sereine et sage, tantôt violente comme le feu qui couve sous la braise, tantôt encore sous le signe d'un humour percutant. Entre toutes les lignes, une profonde inquiétude face à la vie, aux mythes, à la mort, à la survivance d'un peuple, face à l'angoisse du temps, de l'histoire, face à l'amour/désamour d'hommes et de femmes d'ici. Par-delà les générations.

Détour heureux. Bonheurs de la découverte. Pour en venir lentement, en toute lucidité, à *La Danse de l'amante*, une dramatique composée de brefs échanges entre la mère et le fils / la mère et la fille ponctués de dialogues entre l'homme et l'amante. Au centre du texte, la voix du coryphée se lève, celle de l'amante: en sourdine, en écho, en accord, refaisant les liens, renouant les paroles; en désaccord aussi, recréant les mémoires, inversant les désirs. De la mère à l'enfant, les re/commencements, le désir premier, une montée de sève du sein à la bouche, le bonheur d'être... ensemble, le sens du langage, la passion. Entre la mère et l'homme, une absence, une coupure, un détachement, un rejet presque, un deuil. D'où cette nécessité de la ré/conciliation, du retour à l'origine. Quête de la mère, de la source. Tentative désespérée de l'homme, pas tout à fait vaine, de se donner une fin, un aboutissement, un but, une raison, un bonheur d'être, une identité, une reconnaissance. «Je la voulais, elle, dit l'homme, en moi un bref instant pour savoir qui j'avais été. Qui j'étais. Qui j'avais pu être.» (p. 35). Retrouver la mère pour sentir le poids de son corps sur la poitrine chaude, pour *se dire, se remémorer, se nommer* l'amour comme en ces mots: «Rassure-toi. Il n'y a jamais d'amour sans désir. L'impossible est la loi de la maternité. J'ai traversé des frontières, je n'en ai levé aucune. Quand il n'y a que du corps, quand il n'y a pas de langage, pas de direction donnée par les mots, il faut encore plus d'amour.» (p. 47)

L'amour d'un fils, d'une fille, d'une mère, qui se raconte à demi-mot, le soir à la veilleuse. Hors mère. Les mères oublient. Seuls les gestes demeurent, redonnés en échange d'un homme et d'une femme qui dansent en dehors du cercle maternel, en marge de / à la limite de, et pourtant à l'intérieur du cycle de la vie et de la mort. Toute mère, toute femme sans doute, sait la terreur d'une naissance. «Le commencement de la vie, c'est tout près de la mort» (p. 39), nous dit le beau texte de Madeleine Ouellette-Michalska, pour reprendre les mots de Chantal Chawaf dans la postface du livre. □

Claudine Potvin